

tout à coup, en 1361, la nouvelle se répand que la reine Blanche est morte subitement au château de Xérès de la Frontera. Elle était âgée de vingt-cinq ans, et avait passé huit années en prison.

Tous les auteurs contemporains attribuent cette mort à don Pèdre. Ayala va jusqu'à nommer les exécuteurs



de cet odieux assassinat. Ce qui est moins prouvé, c'est que Maria de Padilla ait trempé dans ce crime, et excité même, comme le veut la tradition populaire, le roi à le commettre. Quoi qu'il en soit, les vieilles romances enveloppent la favorite, « la belle tigresse », dans la réprobation que souleva la mort mystérieuse de la reine Blanche. Blanche, près de mourir, chante son chant funèbre :

« O France, ô ma douce patrie, pourquoi ne m'as-tu  
« pas retenue, quand tu m'as vue partir pour venir  
« souffrir dans cette Espagne? Je ne me plains pas de  
« ce noble pays; car ses habitants ont compati à mes  
« maux. Mais voici que le roi permet, contre le vœu de  
« la Castille et pour complaire à Padilla, que sa femme  
« légitime périsse!...

« Castille! Castille! que t'ai-je fait? Je ne t'ai point  
« trahie; et la couronne que tu m'as donnée était pleine  
« de sang et de douleurs! Mais j'en attends une au ciel  
« qui vaudra mieux... »

Le roi don Pèdre se plaisait à Séville. C'est à l'Alcazar même, dans une sorte de harem, qu'il avait royalement établi Maria de Padilla. On montre encore, dans une partie reculée du palais, près des jardins somptueux qui l'avoisinent, les bains à la mode orientale qu'il avait fait construire pour elle, et qui portent encore son nom. Cela n'empêchait pas qu'en même temps, dans la Tour-de-l'Or, qui s'élève à peu de distance de là, au bord du Guadalquivir, fût installée non moins publiquement une autre favorite, Aldonza Coronel.

A cette époque, Séville était déjà depuis un siècle la capitale des rois de Castille. Quoiqu'elle commençât à déchoir de la splendeur qu'elle avait atteinte sous les Maures, elle offrait à ces rudes Castellans, à ces âpres hommes du nord qui depuis quatre siècles guerroyaient dans les montagnes, toutes les dangereuses délices d'un climat voluptueux et d'une civilisation raffinée. Grâce à des guerres incessantes, les princes espagnols gardaient encore leurs vertus militaires; mais pour le reste,

ils avaient subi l'influence ordinaire des civilisations méridionales sur les hommes du Nord. Ils avaient pris aux Arabes leurs vices, sans leur prendre leurs qualités : ils alliaient les mœurs voluptueuses de l'Orient aux mœurs violentes et féroces de l'Occident. Les rois de Séville furent trop souvent des sultans qui n'avaient de chrétien que le nom, et qui ne valaient pas toujours leurs ennemis, les kalifes.



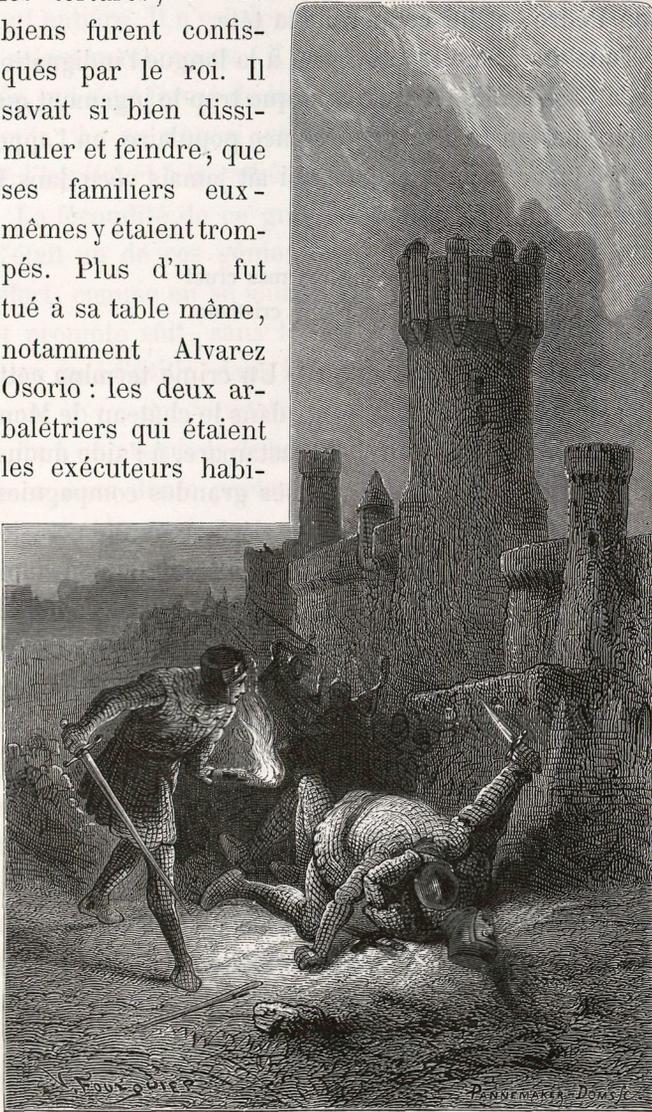
Ce n'est pas seulement l'Alcazar qui est plein des souvenirs de don Pèdre : on les retrouve partout dans Séville. La légende, sans doute, s'y mêle un peu à l'histoire ; mais elle n'atteste que mieux quelle place ce prince a occupée dans la mémoire et l'imagination du peuple par ses bizarreries, ses amours violentes, ses cruautés froides, et même ses actes de justice un peu fantasques.

On raconte qu'à l'exemple des kalifes de Badgad, il aimait à parcourir seul, la nuit, sous un déguisement, les rues de Séville. Une nuit, il est arrêté par un in-

connu qui veut lui barrer le passage : une querelle s'engage, les épées sont tirées, et le roi tue son adversaire. Quand la ronde de nuit arriva, il avait disparu. Mais une vieille femme qui avait vu le duel déclara que celui qui s'était enfui faisait entendre en marchant un bruit singulier; or tout le monde savait que le roi, par suite d'un défaut de conformation, avait en marchant un craquement particulier des genoux. Don Pèdre s'avoua coupable, et fit donner une somme d'argent à la vieille; mais comme la loi portait que le meurtrier devait être décapité et sa tête exposée sur le lieu du crime, il ordonna que sa tête sculptée en marbre fût placée dans une niche, à l'endroit où avait eu lieu le combat. On voit encore ce buste à Séville dans la rue de *Candilejo*.

Les actes de justice de don Pèdre ont été rares; ses vengeances et ses cruautés furent sans nombre. Presque tous les membres de sa famille tombèrent sous ses coups. Ses deux plus jeunes frères naturels, deux enfants, l'un de dix-neuf, l'autre de quatorze ans, sont assassinés dans leur prison de Carmona. Don Juan d'Aragon, son cousin, qui l'avait aidé à tuer don Fadrique, est tué lui-même, dans le palais du roi. La reine Leonor, sa tante; dona Juana de Lara, sa belle-sœur; Isabelle, veuve de don Juan, sont l'une après l'autre emprisonnées et mises à mort. Tous ceux qui portaient ombrage au tyran ou provoquaient sa cupidité, étaient frappés. Samuel Lévi, son trésorier ou ministre des finances, étant devenu trop riche, il le fit appliquer à la question; le malheureux mourut dans

les tortures, et ses biens furent confisqués par le roi. Il savait si bien dissimuler et feindre, que ses familiers eux-mêmes y étaient trompés. Plus d'un fut tué à sa table même, notamment Alvarez Osorio : les deux arbalétriers qui étaient les exécuteurs habi-



tuels des vengeances royales l'assommèrent devant don Pèdre, et lui coupèrent la tête.

Tous ces crimes soulevèrent à la longue l'indignation de la Castille. Ils n'expliquent que trop le jugement que porta sur don Pèdre la conscience populaire, en l'appelant « l'âme la plus cruelle qui ait jamais vécu dans la poitrine d'un chrétien » :

Alma mas cruel  
Que vivió en pecho cristiano.

On sait comment il mourut. Un crime termina cette vie souillée de crimes. Assiégé dans le château de Montiel, par son frère Henri de Trastamare, à l'aide duquel était venu du Guesclin avec ses grandes compagnies, don Pèdre, une nuit, essaie de s'échapper sous un déguisement : trahi, surpris, il est tué à coups de poignard, après une lutte corps à corps avec son frère. Il ne fallait rien moins qu'un fratricide pour clore dignement cette vie pleine de forfaits, et qui rappelle l'histoire des Atrides.

En sortant de l'Alcazar nous sommes allés au musée. Le musée de Séville est riche en tableaux de Murillo et de Zurbaran. Malheureusement il est en réparation; la plupart des tableaux sont décrochés et entassés dans un coin : les Zurbaran sont de ce nombre; je le regrette d'autant plus que c'est ici que se trouvent les plus belles œuvres de ce peintre si original. Les tableaux de Murillo du moins sont visibles : c'est de quoi nous consoler.

Murillo est né à Séville, et il y a passé sa vie presque tout entière. Il n'est donc pas étonnant que ses œuvres y soient nombreuses : il n'y en a pas seulement au musée, qui s'est formé de la dépouille de beaucoup de couvents; il y en a aussi, et de considérables, dans l'église de l'hôpital et à la cathédrale.

La fécondité de ce grand peintre était prodigieuse. C'était un de ces génies heureux qui produisent sans effort, comme en se jouant, et dont la main obéissante et prompte suit, sans le ralentir, l'élan de la pensée. Rien qu'à Séville, dans la salle du musée qui porte son nom, il y a une vingtaine de toiles, dont la plus petite a dix à quinze pieds de haut. De ces peintures, quelques-unes sans doute portent la trace d'une improvisation trop rapide; mais toutes sont des merveilles de coloris, et plusieurs sont des œuvres éminentes.

Deux surtout : l'une est *Saint Félix de Cantalicio recevant l'enfant Jésus des mains de la Vierge*. L'expression du saint est belle; mais la tête de la Vierge est une des plus charmantes qu'ait peintes Murillo. Elle nage dans une lumière blonde et transparente; les traits sont d'une délicatesse exquise : ce n'est pas encore la beauté idéale de Raphaël, ce n'est pas encore le divin; mais c'est une beauté angélique et déjà surhumaine.

L'autre tableau est supérieur encore; il représente saint Thomas de Villanueva donnant l'aumône. La figure de l'évêque, couronnée de la mitre blanche, se détache sur des fonds harmonieux où la lumière glisse à travers les colonnes d'un palais. Sur ce calme visage, il y a un mélange de grâce et de majesté, de simplicité

noble et de douceur évangélique. Dans toute cette composition, Murillo a su allier à un degré rare la fermeté du modelé à la suavité de la couleur.

A l'hôpital de la Charité, on voit deux vastes toiles qui se font pendant : *Moïse frappant le rocher* et *la Multiplication des pains*. Elles sont parmi les plus célèbres de Murillo; je n'irai pas jusqu'à dire parmi les meilleures. Le peintre ne s'est guère préoccupé du côté religieux de son sujet : il semble n'y avoir vu qu'une occasion de composer de grands paysages et de beaux groupes de figures.

Ainsi, sous le rapport du style, son *Moïse* est fort inférieur au *Moïse* du Poussin, dont la gravure est si connue. Mais où Murillo retrouve sa supériorité, c'est dans la puissance du coloris, la vérité des détails et la belle harmonie de l'ensemble. Si vous ne songez plus ni à Moïse ni aux Israélites; si vous ne voyez là qu'une troupe de voyageurs ou d'émigrants se désaltérant à la source d'un fleuve, la scène est vivante; ces femmes qui se penchent pour remplir leurs vases d'airain, cette mère qui donne à boire à son enfant, ces groupes confus d'hommes et de chevaux : tout cela est plein de mouvement et de naturel, de grâce et de naïveté.

Dans *la Multiplication des pains*, mêmes défauts et mêmes qualités. Le sujet n'est ici que l'accessoire, c'est le paysage qui est le principal; mais ce paysage est magnifique; les lignes sont simples et grandes; la terre, le ciel sont d'une couleur admirable. Tous ces grands peintres de la figure humaine ont été, quand ils l'ont voulu, de grands paysagistes.

Le *Saint Antoine de Padoue*, que plusieurs considèrent comme le chef-d'œuvre de Murillo, et qu'il faut mettre du moins au nombre de ses plus belles compositions, est à la cathédrale. Le tableau a noirci; il est d'ailleurs mal éclairé. La chapelle où on l'a mis ne prend le jour que par une fenêtre formée d'un vitrail bleu : on dirait qu'on s'est ingénié pour empêcher de le voir. Le peintre triomphe de tout : en dépit du temps qui l'a brunie, en dépit des mauvaises conditions où elle est placée, la lumière semble ruisseler sur cette toile. Le saint est en extase; son visage rayonne de joie et d'amour : devant lui, le ciel s'ouvre; la nuée qui s'abaisse semble épancher un fleuve de clarté céleste, et l'enfant Jésus, doucement porté sur les ondes lumineuses, descend vers le saint comme attiré par la force de sa prière. La tête de saint Antoine respire l'ardente piété et l'ivresse de l'amour divin; il y a dans le mouvement du corps un élan passionné. La couleur est d'une suavité pénétrante; la composition tout entière a une harmonie veloutée qui caresse le regard. Je ne crois pas que jamais peintre ait donné à la vision extatique une pareille puissance de réalité. Murillo a traité souvent des sujets analogues; dans aucun il n'a mis un sentiment aussi profond, ni déployé avec autant d'éclat la magie de son pinceau.

On a dit que Murillo était, dans sa peinture, dénué de sentiment religieux : c'est là, à mon avis, une exagération et une injustice. Mais il y a une nuance qu'il faut noter. Ce qu'exprime Murillo, c'est plutôt la piété attendrie, l'amour du chrétien pour la Vierge et pour

Jésus, que l'adoration, mêlée de crainte, des mystères et des grandeurs sublimes de la Bible et de l'Évangile. La peinture de Murillo est une peinture vraiment espagnole, faite pour un peuple plus passionné que réfléchi, plus sensuel que spiritualiste; elle parle moins à l'esprit que celle des Raphaël et des Léonard de Vinci, qui s'était nourrie à la fois de l'idéal antique et de l'idéal chrétien. Mais c'est là la faute du temps et du pays, plus que celle de l'homme. Et puis, Murillo n'avait jamais vu l'Italie.

J'ai parlé du *Saint Antoine de Padoue*, qui est à la cathédrale, avant de parler de la cathédrale : c'est Murillo qui m'a entraîné; on s'attarde aisément avec lui. Revenons, si vous voulez bien, à la cathédrale, qui en vaut la peine. C'est, sans contredit, la plus belle église de l'Espagne, et on peut dire l'une des plus belles du monde. Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, elle en a conservé les hautes murailles d'enceinte, le magnifique portail en arc arabe, et la cour mauresque plantée d'orangers (*patio de los Naranjeros*). L'édifice est du style gothique le plus simple et le plus sévère : il est partagé en cinq nefs. Les voûtes, qui reposent sur de minces piliers formés de faisceaux de colonnettes, sont d'une élévation extraordinaire : je ne me rappelle rien, si ce n'est peut-être le dôme de Cologne, qui approche de cette hardiesse et de ce prodigieux élan. Comme à la Seo de Saragosse, les nefs latérales ont, à peu de chose près, la même hauteur que la nef du milieu : l'effet est grandiose, imposant. Malheureusement, comme toujours, un chœur,



Cathédrale de Séville.



de ce style bâtard et surchargé d'ornements qu'on appelle *plateresque*, occupe le centre de l'édifice et nuit singulièrement à l'aspect général. On a peine à comprendre comment cette malencontreuse disposition s'est introduite et généralisée en Espagne. Déplorable au point de vue de l'art, puisqu'elle rompt de toutes parts les grandes lignes de la basilique, elle me paraît non moins malheureuse au point de vue des solennités du culte. L'autel principal, en effet, se trouvant enveloppé dans cette enceinte carrée, on ne peut l'apercevoir que par les deux ouvertures latérales qui le séparent du chapitre. Combien n'est pas plus favorable à la majesté du culte la disposition de nos cathédrales, où, tout au fond de l'immense nef, sous l'ample courbure des voûtes, s'élève, en vue de tout le peuple prosterné, l'autel, sur les degrés duquel se déploie la pompe des cérémonies!

La Giralda, qui sert aujourd'hui de clocher à la cathédrale, et qui se trouve située à l'un des angles du patio, est une tour de construction arabe. Elle fut élevée, vers l'an 1000, par l'ordre du kalife Yacoub-al-Mansour, et destinée à servir d'observatoire. Elle est carrée, toute en briques d'une belle couleur rose, avec des dessins en relief d'un caractère très-élégant. Au xvi<sup>e</sup> siècle, on l'a surmontée, pour loger les cloches, d'une sorte de beffroi, de forme ronde et de style roman, qui jure avec le reste du monument.

On nous avait recommandé de visiter la manufacture des tabacs. Ce qu'on y va voir, je le dis bien vite, ce ne sont ni les tabacs ni la manufacture; c'est le personnel,

et il faut ajouter le personnel féminin, qui se montre là sous un aspect particulier et assez curieux. Il nous restait une journée de liberté avant les fêtes; c'était un moyen de l'employer.

Nous traversâmes rapidement les salles basses, où l'on respire une vapeur âcre qui prend à la gorge et cause une toux convulsive, et nous montâmes tout de suite dans les ateliers du premier étage. Il y a là plusieurs centaines de femmes, occupées à rouler des cigarettes; on y trouve réunis tous les types de la race andalouse. Ces femmes revêtent, pour se livrer à leur travail, un costume grossier : les robes à volants, les jupons garnis de dentelles sont suspendus aux portemanteaux. Beaucoup sont extrêmement jolies : celles-là même qui ne le sont pas n'ont rien de cette laideur vulgaire, de cette physionomie dégradée qu'offre si souvent aux regards la population féminine de nos manufactures. Presque toutes ont des fleurs dans les cheveux, et cette coiffure élégante fait contraste avec le négligé du costume. Les Espagnoles prennent un soin extrême de leur chevelure : elles ont toutes leur peigneuse, et les femmes même du peuple se font coiffer plusieurs fois par jour. On nous dit que ces fleurs qu'elles mettent toutes dans leurs cheveux, ont aussi un langage. Quand la fleur est placée sur le côté, cela veut dire que la jeune fille a un fiancé, un *novio*; quand elle est mise sur le milieu du front, c'est que la jeune fille est libre et que le cœur est à prendre. J'ai vu bien rarement la fleur au milieu du front.

Parmi ces ouvrières, il y a des gitanas en grand

nombre. On les reconnaît à leurs cheveux un peu crépus, à leur peau basanée : le profil est généralement busqué, l'œil fauve et mobile. Il y a un proverbe espagnol qui dit : « œil de gitano, œil de loup. » Mais celles qui sont belles ne le sont pas à demi ; elles ont quelque chose de noble et de fier qu'on ne trouve point chez les autres femmes.



Les gitanos étaient autrefois très-nombreux à Séville ; ils peuplaient presque à eux seuls le faubourg de Triana. Quoique un peu dispersés aujourd'hui, on en rencontre encore beaucoup. Cette race étrange a toujours pullulé en Espagne, et particulièrement en Andalousie. Il semble que ce soleil, qui est presque le soleil d'Orient, lui rappelât sa première patrie. On sait, en effet,

que les gitanos, les mêmes que nos Égyptiens ou Bohémiens, que les gypsies d'Angleterre et les zingari d'Italie, sont un peuple des bords de l'Indus (les Tsiganes), chassé de son pays par des révolutions politiques ou des persécutions religieuses. L'Europe les vit apparaître vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle. Des bords du Danube, où fut leur première halte, ils se répandirent bientôt jusqu'aux dernières limites du continent, et ne s'arrêtèrent dans leur course vagabonde que sur les rivages de l'Atlantique.

Leur langue, qui se rattache par une filiation très-claire au sanscrit, la langue sacrée de l'Inde; leurs traits mêmes, qui se rapportent encore au type indou, mettent hors de doute leur origine orientale. L'existence de ce peuple, depuis cinq siècles, est une des singularités les plus curieuses de l'histoire. Ils ont traversé l'Europe en tout sens, et ne se sont fixés nulle part. Ils se sont mêlés à toutes les nations occidentales, sans jamais se fondre avec aucune. Campés en quelque sorte au milieu d'elles, vivant sur les chemins, dans les landes, tout au plus dans les faubourgs des villes, redoutés des populations sédentaires, et exerçant toutes sortes de métiers suspects, cette nation mystérieuse et nomade est restée obstinément, invinciblement en dehors de la civilisation moderne, qui l'enveloppe sans pouvoir la pénétrer.

C'est une chose étrange que cette persistance de certaines races qui ne sont altérées ni par le temps ni par les influences environnantes. Il n'y a que les Juifs qui offrent (encore est-ce à un moindre degré) un second

exemple d'un pareil phénomène. Et peut-être dans les deux cas le même fait trouve-t-il son explication dans la même cause : la persécution, l'antipathie de mœurs et de religion, qui a fait de ces exilés, de ces proscrits, une sorte de race maudite, redoutée, haïe, traitée en ennemie par le genre humain.

A travers des vices traditionnels, des habitudes incorrigibles de vol et de vagabondage, les gitanos ont gardé cependant deux vertus, la chasteté des femmes et le sentiment de la famille. Ils ne se marient qu'entre eux. Ils ont leurs lois, leurs coutumes, on peut dire leur religion ; car il est douteux qu'ils soient chrétiens autrement que de nom.

Il y a une trentaine d'années, un Anglais, George Barrow, membre de la Société biblique de Londres, essaya de répandre la Bible parmi eux. Il apprit leur langue, vécut avec eux pendant plusieurs années, traduisit en zingari l'Évangile de saint Luc, et parvint à le faire imprimer à Madrid. Que pensez-vous qu'ils firent de ce livre ? Ils le regardaient comme un talisman, une amulette, et le mettaient dans leur poche quand ils allaient voler ou faire quelque mauvais coup<sup>1</sup>.

En revenant de la manufacture des tabacs, nous avons visité le palais de San-Telmo, qui appartient au duc de Montpensier. L'édifice est un ancien collège, et n'a rien de remarquable ; mais le prince, qui a hérité de sa race le goût des belles choses et le culte éclairé des arts, en a fait une sorte de musée. Outre des antiquités pré-

<sup>1</sup> *The Bible in Spain*, par G. Barrow.